

le père de la jeune fille, de murmurer son nom à l'oreille de l'un plutôt que de l'autre semblait à Mazaro comme si le vieillard, étant sacristain, eût dit à quelque adorateur en particulier : "Voici, prenez cette madone, je vous en fais cadeau."

Ou, si ce n'était pas là le sentiment qu'éprouvait le jeune et beau Cubain, sa jalousie en empruntait du moins l'apparence.

Si Pauline devait descendre de sa niche, alors, adieu le Café des Exilés ! C'était le bon génie de l'établissement ; elle en faisait quelque chose de sacré ; elle en était la providence ; elle était le cierge allumé sur l'autel.

Le lecteur pardonnera sans doute à ma plume de s'attarder à parler d'elle.

Et cependant, je ne sais comment définir la tendre et muette affection avec laquelle tous ces exilés regardaient la jeune fille.

Dans les après-midi parfumés, comme je l'ai déjà dit, ils se rassemblaient sur les genoux de leur mère, c'est-à-dire sur la terrasse en face du café. Là, étendus nonchalamment dans leurs fauteuils berçants, ils passaient les heures de la soirée à répéter les récits de leur pays natal.

La lune montait en glissant dans les nuages, comme une barque d'argent entre des îles enveloppées de brume ; et ils aimaient avec une sorte d'adoration l'astre silencieux et mouvant ; car, du haut de son orbe céleste, il pouvait voir en même temps et les exilés et leur patrie, dans les lointaines Antilles.

C'était un peu là leur impression vis-à-vis de Pauline, qui leur semblait — ils ne savaient comment — se tenir comme à mi-chemin entre eux et le ciel.

Oh ! ceux qui ont été pèlerins, qui ont erré loin du port et de la lumière ; ceux que la destinée a conduits dans des sentiers solitaires jonchés de ronces et d'épines qu'ils n'avaient pas semées ; ceux qui, sans asile sur une terre habitée, voient des fenêtres pleines de clartés et des portes grandes ouvertes — pour d'autres que pour eux — ceux-là comprennent bien le sentiment d'adoration qui jette à toute fille de notre chère mère Eve croisant par hasard le sentier, ce cri à la fois silencieux et suppliant : "Arrêtez un instant, afin que je puisse vous contempler. O femme qui embellissez la terre, arrêtez que je me rappelle les traits de ma sœur ; arrêtez encore un moment que, les bras pendants et abattus, je regarde de loin la douceur de vos traits,